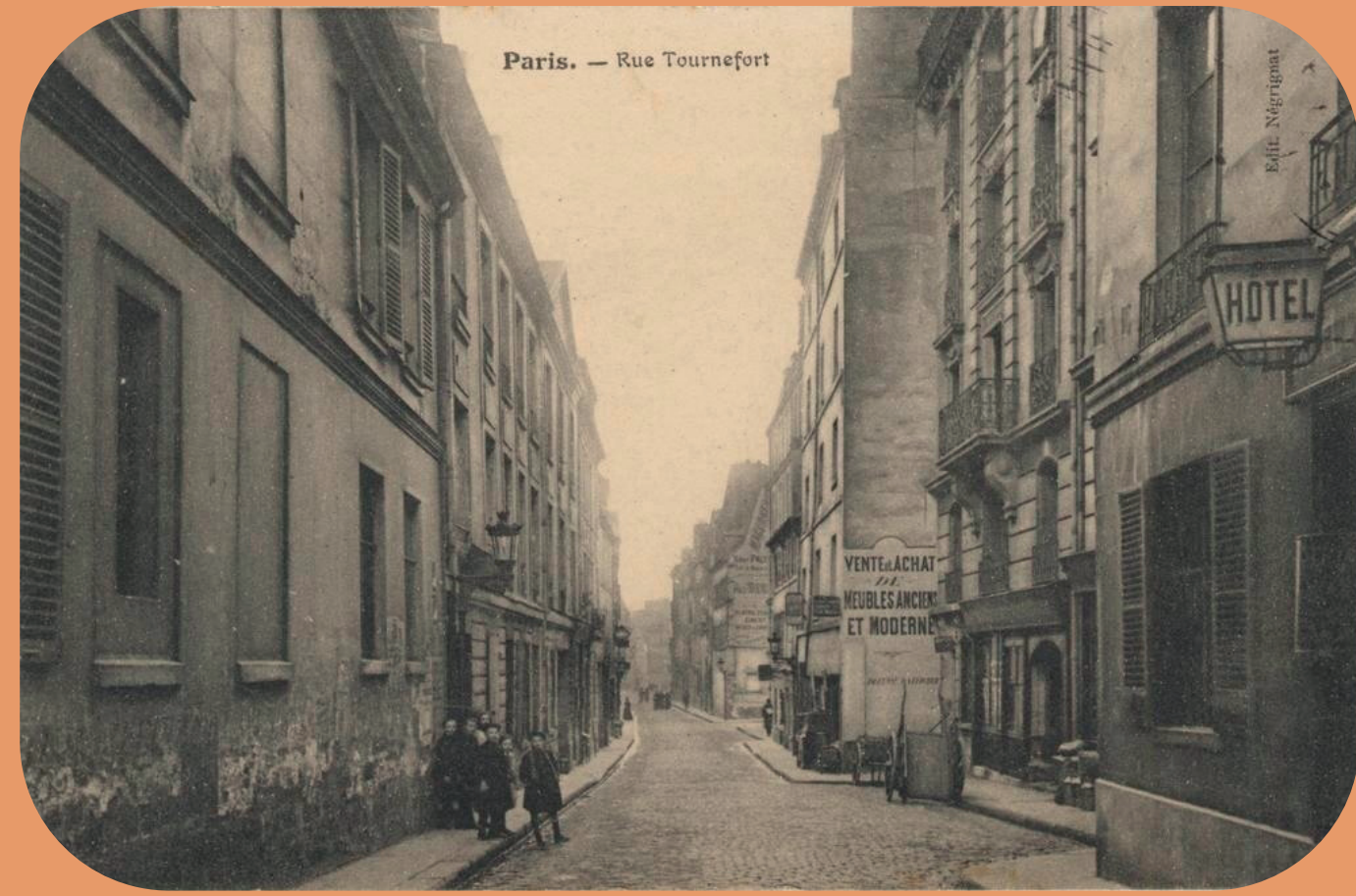


LE MYSTÈRE DES CUBISTES GAULOIS DE PARIS

En 1907, un antiquaire parisien a confié au Musée gallo-romain¹ un lot exceptionnel d’objets en bronze et en fer qu’il avait achetés à un particulier. Il s’agissait de pièces typiques d’éléments de char gaulois, trouvées en plein Paris, d’un style flamboyant encore inconnu.

Une tombe à char gauloise à Paris



La rue de Tournefort, Paris, en 1905. © Lamyev

Ces objets provenaient de toute évidence d’une tombe, et sans doute d’une sépulture de guerrier gaulois, à laquelle appartenaient quelques fragments d’une épée en fer. Sur un tronçon de lame, une étiquette portait l’inscription suivante : *44 rue de Tournefort*. C’était une adresse à Paris, en plein 5^e arrondissement, non loin du Jardin du Luxembourg, où il était fort peu probable que l’on ait découvert récemment un cimetière gaulois.

Pourtant, le reste des objets était parfaitement cohérent. On reconnaissait en particulier des fragments de bande de roulement en fer, qui recouvraient à l’origine le pourtour de la jante de roues en bois ; elles indiquaient que l’on avait affaire à un char de guerre gaulois à deux roues, d’un type connu à plusieurs dizaines d’exemplaires en Europe. Les archéologues du musée identifiaient d’autres pièces typiques, comme une clavette en bronze, dont la tige en fer avait été mangée par la corrosion, et qui permettait de fixer la roue sur le moyeu. On voyait enfin des « anneaux passe-guide » en bronze : ces éléments étaient fixés sur le joug en bois placé sur l’encolure des deux chevaux, qui tractaient le char, et servaient à conduire les rênes du conducteur jusqu’à la bouche des animaux.

De toute évidence, il manquait une partie des pièces (comme la seconde clavette de roue et trois autres anneaux passe-guide), ainsi sans doute que la plus grande partie du mobilier funéraire du guerrier ; néanmoins, l’ensemble apporté par l’antiquaire Triantaphylos était homogène et rien ne permettait de douter de son authenticité. Si ce n’est que l’on n’avait jamais vu des objets pareils – à plus forte raison à Paris, où, malgré des recherches obstinées, on n’avait jamais découvert le moindre habitat ou cimetière gaulois.

Un style cubiste gaulois



La clavette, détail. © MAN / Valorie Gô

Le plus étonnant, dans cette affaire, était le style des objets, d’un type baroque complètement inédit. La platine de la clavette était ornée d’un extraordinaire visage humain, aux immenses yeux en amande dénués de pupille, qui surmontaient une bouche minuscule. Les anneaux passe-guide étaient recouverts eux-aussi de masques aux yeux surdimensionnés et semble-t-il aveugles. L’un d’eux supportait une étrange frise de têtes humaines, alternant dans un enchaînement de torsions.

¹ Aujourd’hui musée d’Archéologie nationale



Les Demoiselles d'Avignon, détail, Pablo Picasso.
© Particolare

Enchâssés dans une suite d'enroulements en forme de S, les visages apparaissaient déformés – tantôt étirés, tantôt comprimés comme s'ils étaient soumis à une force irrésistible. Le nez se tordait sous le côté, pendant qu'un œil s'élargissait tandis que l'autre se rapetissait, et que la bouche, réduite à une fente rabougrie était entraînée en arrière, vers la base de la chevelure. Plus de 2000 ans plus tard, les cubistes redécouvraient ces procédés de découpage et de manipulation des formes que les créateurs celtiques avaient inventés au III^e siècle avant notre ère, dans cette phase baroque de l'Art celtique que l'on appelle aujourd'hui le Style plastique.

Où ces pièces extraordinaires avaient-elles été créées ? La région parisienne, où l'on ne connaissait rien d'équivalent, paraissait à écarter d'office. En réalité, les créations les plus proches, qui procédaient de ce style si particulier, provenaient de l'Est de l'Europe, notamment de Hongrie et de Bohême. Les éléments de char de Paris pouvaient-ils avoir été produits là-bas, avant d'être importés en Gaule ? Mais si c'était le cas, comment se faisait-il que l'on n'ait jamais encore trouvé de pièces similaires à celles de l'antiquaire Triantaphylos ? Cela signifiait-il qu'en réalité ces objets avaient été découverts sans doute dans l'Empire austro-hongrois avant d'être vendus à Paris comme de prétendues trouvailles gauloises ?

Une école d'Art celtique parisienne



Le « dôme » aux dragons de Roissy, détail.
© MAN / Valorie Gô

Il a fallu attendre plus de 90 ans avant que le mystère des bronzes d'Art celtique de Paris ne commence à se dissiper. En 1999, une fouille préventive conduite par l'Association française pour les Fouilles d'Archéologie nationale (AFAN), ancêtre de l'INRAP, a fait surgir de terre une exceptionnelle tombe à char gauloise du III^e s. av. J.-C. lors d'une extension des pistes de l'aéroport de Roissy (Val-d'Oise). La sépulture contenait un extraordinaire ensemble de bronzes d'art de style plastique, dont un étonnant « dôme » à motifs de dragons grimaçants.

On a compris alors que le Bassin parisien avait été le siège d'une véritable école d'art celtique au III^e siècle avant notre ère. Des pièces portant le style des objets de Paris et de Roissy avaient été trouvés au Plessis-Gassot (Val-d'Oise), à Saint-Maur-des-Fossés (Val-de-Marne) et jusque dans la Marne, à Conflans.

Pour en savoir plus :

L. Olivier, « Le dôme aux dragons de Roissy », *Archéologia*, n° 573, février 2019, p. 20-21.